Mon aîbre

Â d'vaint l'hôtâ qu'é voidgè mon afaince se drasse ïn gros aîbre. Ç'ât ïn tya. Les annèes l'aint rendu coyat, èt mâgré son aidge, èl ât encoé vidyerou èt bïn fechte. Po moi, èl é t'aivu mon aindge voidgeou, mon aimi, mon confésou. È bèye l'imaidge que c'te bôle n'é'p de frontieres. Ç'ât le voidgeou di môtie.

È se grije s'lon le tchaindement méguiat èt paîje des séjons. Les houres di djoué, aito, lu bèye des djèts diffreints. Èl ât aidé âtrement mains tôdje âchi bé. Mains aidé, i ainme bottaie mes eûyes d'tchu èt léchie vandelaie mes musattes.

Le soi tiaint lai neût deschend, l'ailombre d'vïnt grosse èt écrâche son djèt défeinçou. Lai naiture, dadon piaîne èt aipaîje, s'débnâte des aiyâletès di djoué, r'tçheve lai piaice c'ment ïn aindge voidgeou. Lai noi neût n'ât'p encoé li, mains le sileince se fait poéjaint èt lai neût peut r'tieuvrie d'aivô son yeussûe lai piaice de mes djûes.

I ainme le voûere tiaint l'oûeratte douçatte èt loidgiere déraime les raimes de ces brainchaidges. Ces feuyes dadon se trémolant èt grulattant de piaîji.

Que ç'ât bé de voûere les ojés éleûchie les raimes émmaçhèes èt eûffri yos bèlles bobinattes en lai beûye di tchïn de lai vaitcherie. Èt c'ment pai ébrûe, ces brainçattes se r'fromant èt coitchant ces douçats vésaidges c'ment ïn ridé tchu lai sceîne des èvoignous.

Les tieulèes de l'hèrbâ lu r'bèyant riuaint èt mirgodlaint. Lai lumiere s'aiccreutche encoé pus èt dains ïn ébrûe de bïnf'sainche, è r'bèye ses drieres saivous. Le soraye, bés dains le cie, aiccrâtre ses ailombres. L'oûre dadon empoétche ses feûyes èt, d'aivô, lés les drieres sentous di tchâtemps, sentous siéjainnes èt vidyourainnes di tya. Peus, c'ment po meu môlaie l'cie è s'détaitche dévètie dains l'firmament môtrant sai brêmtè en coinnant le r'pèt l'heûvie.

Vrâment les boussiattes pésèes d'dos mon aîbre
r'sannant brâment ès ïn care di pairaidis. Che ç'ât çoli, i m'rédjôyie d'y entraie !

Èt dadon, tiaint i le révise, tchéçhe braintche me raippeule ïn seuvni, ènne pairole, ènne târou. Lai sentou di tya gataye encoé mes nairis, lai différeince des tieulèes empiât lai bélosse des mes eûyes.

Qu'è l'ât bé mon aîbre.

■ Eribert Affolter

Mon arbre

Devant la maison qui a veillé sur mon enfance se dresse un arbre géant. C'est un tilleul. Les années l'ont rendu majestueux, et malgré son âge, il est encore vigoureux et solide. Pour moi, il a été mon ange gardien, mon ami, mon confident. Il donne l'impression que le monde est sans limite. C'est le gardien du temple.

Il se pâme au rythme lent et imperturbable des saisons. Les heures du jour, aussi, lui donnent des allures différentes. Il est sans cesse autrement mais toujours aussi beau. Mais constamment, j'aime y porter mon regard et laisser vagabonder mes pensées.

Le soir lorsque la nuit l'enveloppe, l'ombre grandit et augmente son aspect protecteur. La nature, alors calme et sereine, débarrassée des turbulences du jour, recouvre la place tel un ange gardien. L'obscurité est encore timide, mais le silence se fait déjà pesant et la nuit naissante peut couvrir de son linceul mon aire de jeux.

J'aime le voir lorsqu'une brise douce et légère agite les frondaisons de ses branchages. Ses feuilles alors se trémoussent et tremblent de plaisir.

Que c'est beau de voir les oiseaux écarter les ramilles enchevêtrées et offrir leurs jolis minois au regard du chien de la ferme. Et comme par enchantement, ces branchages se referment et cachent ces douces frimousses tel un rideau sur la scène des artistes.

Les couleurs de l'automne le rendent chatoyant et coloré. La lumière s'accroche davantage et dans un élan de générosité, il dispense ses derniers charmes. Le soleil, bas dans le ciel, agrandit ses ombres. Le vent alors emporte ses feuilles et avec elles, les dernières senteurs de l'été, odeurs agréables et vivifiantes du tilleul. Puis, comme pour mieux sculpter l'horizon, il se détache nu dans le ciel montrant sa fragilité en annonçant le repos hivernal.

Vraiment les instants passés sous mon arbre ressemblent fort à un coin de paradis. Si c'est cela, je me réjouis d'y entrer !

Et maintenant, lorsque je le regarde, chaque branche me rappelle un souvenir, une parole, une caresse. La senteur du tilleul chatouille encore mes narines, la nuance des couleurs emplit mes pupilles.

Qu'il est beau mon arbre.

■ Eribert Affolter